

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Nos déshabillés sont aussi coquets, si ce n'est plus, que nos costumes de ville et de soirée. On ne craint pas de les enrubanner, de leur donner par la quantité de dentelle dont on les enjolive, un aspect élégant qui serait mal vu sur nos promenades, mais qu'autorise le chez soi à la ville comme à la campagne. Tout est charmant dans les déshabillés : façons, étoffes, garnitures; toutes les originalités sont permises, si elles sont de bon goût.

Les rayures, les bouquets jetés ou en courants, les dessins japonais, les unis, lainages, soiries, batistes et jaconas, tout cela est employé. Le crème et le blanc sont préférés, on les relève de ruban sombre : grenat, mordoré, oreille d'ours, marine.

On dirait la chemisette bouffante inventée tout exprès pour le déshabillé. Il se fait court avec une jupe ornée de dentelle; cinq rangs dans le bas, rabattant l'un sur l'autre, forment un charmant fouillis; sur cette jupe la matinée se porte assez longue, ouverte sur un bouffant en surah, soulevé très bas sous la taille par un large ruban qui part du dessous du bras et passe en dessous, par une large fente



Corsage Marie-Antoinette.

Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

faite un peu en biais; une dentelle court en spirale fournie au-dessus d'un plissé, remonte sur le milieu du dos, puis redescend, cerne le bouffant et contourne l'encolure; un nœud Watteau est enfoui au milieu des coquilles de dentelle près de l'encolure du dos, et les longs pans dépassent le bas de la matinée.

Une jolie façon consiste dans les deux côtés du devant qui sont longs et aigus et rapportés sur un déshabillé blouse ajusté au dos; ces devants, garnis de trois rangs de dentelle plissée, sont relevés de plis, sur le côté, ce qui leur donne un mouvement fuyant qui découvre la blouse; sur chacun de ces plis se pique un nœud papillon et un long ruban qui se noue, avec celui du côté opposé, sur la jupe qui doit être relevée en pouf. L'effet de ces nœuds, le papillonnement de ces rubans flottants est tout à fait original et coquet. Nous avons vu ce très joli déshabillé, chez madame Turle, 9, rue de Clichy, qui l'a répété en laize de laine crème sur dessous de taffetas chartreuse.

Puisque nous citons le nom de madame Turle, disons que ses costumes en toile batiste et batiste à mille raies, sont bien gentils pour le bord de la mer et la campagne, et qu'ils aideront à finir la chaude

saison, sans grand dommage pour le budget. La polonaise avec la jupe couverte de cinq volants rehaussés d'une dentelle, ou la jupe drapée en laveuse, avec le corsage serré dans une ceinture sont les façons les plus commodes. Il y a encore les deux jupes, dont la première reçoit un volant Louis XV avec la longue blouse qui forme comme une troisième jupe. Une ceinture en velours; à l'encolure une haute dentelle-rabat en pierrot et la manche large serrée dans un poignet en velours. Cette façon nouvelle sied aux jeunes filles et aux jeunes femmes minces.

Revenons au déshabillé, puisqu'aujourd'hui plus qu'autrefois, il compte dans la toilette.

Le foulard et le jaconas Pompadour se prêtent particulièrement à ce genre; on les combine avec une étoffe unie dont on fait la jupe et aussi la chemisette ou le gilet marquis. La grande casaque se relève à la Camargo et sa garniture se compose de fins plissés qui s'ouvrent en frissant.

La robe de chambre se fait aussi très élégante. Sa façon princesse se drape en pouf et le devant reçoit un bouffant qui s'arrête sous la taille; une ceinture en large ruban se noue au-dessous et ses pans jouent sur la robe, la manche se fait demi-pagode ou de deux bouillons. On emploie soit un léger cachemire de l'Inde, soit un alpaca, ou même un lainage de fantaisie et des dentelles ou de la broderie pour garniture.

Le peignoir du matin demande moins de coquetterie, mais il est fort soigné. Il se fait blanc en molleton de coton, à la forme princesse, reçoit tout le long, de l'encolure au bas, deux bandes de fine broderie anglaise, des poches et des manches à la religieuse, ornées de broderies. En percale imprimée de pois ou de fleurettes, on le garnit de bandes festonnées en coton de la couleur du dessin, posées en volant froncé au bas de la robe, en jabot, à la grande poche et à la manche.

La blouse est une variante de peignoir, elle se fait en voile ou en fine flanelle. Des rangs de fronces à l'encolure, d'autres à la taille pour diminuer l'ampleur; une coulisse en ruban serre le dos et les manches qui sont larges. Une dentelle en volant tourne aux angles pour remonter comme un jabot et contourner l'encolure.

En percale imprimée, la blouse reçoit pour garniture des plissés en organdi; elle reste ouverte, c'est le peignoir de toilette.

Nous avons vu dans ce genre des élégances extrêmes. Des blouses-peignoirs en mousseline blanche, garnies de bouillons en mousseline dans lesquels un ruban de satin rose fait transparent; ces bouillons forment tête à des volants froncés dont le haut ourlet un transparent rose. Même garniture à la manche.

Bien qu'il soit moins coquet, nous préférons le suivant. Il est en brillanté, l'ourlet brodé d'une large écaille au feston en coton; mêmes écailles devant, à la poche, à la manche et au grand col rabattu en façon de petite pèlerine.

Le saut du lit est le nom moderne du peignoir, il diffère de celui-ci en ce qu'il n'est point fermé devant et que de simples attaches le maintiennent à la taille.

Il y a des blouses de nuit en jaconas à jetés roses, bleus, lilas; on y met des dentelles, on supprime la

manche qui est remplacée par une haute dentelle montée à l'entournure, on en met une dans le bas, et au-dessus court un point anglais.

On fait des camisoles en jaconas Pompadour et aussi des jupons pour la ville. Ceux-ci nous paraissent pratiques et moins salissants que le jupon blanc. On les garnit de deux volants froncés rehaussés d'une dentelle et dessus retombe un volant beaucoup plus haut, monté avec une petite tête prise sur la hauteur et rehaussé d'une dentelle. Le genre est très coquet.

Le jupon en Andrinople est bon pour la campagne et les voyages. Lorsqu'il est garni de dentelle noire il est bien un peu diabolique, la dentelle rehausse toujours un volant d'étoffe; la dentelle crème ne fait pas mal, mais les volants festonnés en coton noir ou bleu sont encore mieux.

CORALIE L.

PARFUMERIE GUERLAIN
15, rue de la Paix.

Nos aimables lectrices qui nous prennent pour confidente de certains soucis causés par ce que nous appelons les petites misères de la coquetterie, trouveront auprès de M. Guerlain, remèdes à ces maux. Ce sont donc les conseils de cet excellent parfumeur-chimiste que nous leur transmettons ici. Pour préserver le visage du hâle, pour enlever les taches causées par la poussière et le grand air, enfin pour conserver au teint sa transparence et sa fraîcheur, il faut faire usage de la lotion de Guerlain, de la crème de fraises et de la poudre de Cypris. La lotion s'emploie de préférence le soir, on en imbibe une fine toile que l'on passe sur le visage; on s'en sert aussi comme eau de toilette. La crème de fraises — elle est exquise — s'emploie comme le cold-cream; crème et lotion se conservent indéfiniment sans s'altérer. La poudre de Cypris est impalpable, elle donne à la peau un velouté transparent qui empêche l'action du soleil et de l'air salin. Si nous ajoutons à ces trois préparations de première qualité, le savon Sapoceti au blanc de baleine, la pâte de velours pour les mains, l'eau de Cologne impériale russe pour tous les usages, et un extrait à parfumer le mouchoir : héliotrope blanc, bouquet princesse Alexandra, fleurs de France ou Jockey-Club, on pourra braver les intempéries de tous les climats, air vif des montagnes, de la mer, soleil trop ardent, sans craindre que le teint en soit altéré.

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES — ELIXIR DENTIFRICE
VIVIFIQUE

De A. B., chimiste, chez M. L. Bonneville, 5 bis, rue des Rosiers.

Ces cosmétiques sont d'une excellente hygiène pour les cheveux et les dents, et leur usage continu donne les meilleurs résultats. Si les cheveux commencent à tomber pour une cause quelconque : pellicules, transpiration, il faudra, pour en arrêter la chute, faire une application de pommade tous les soirs et se servir de l'eau trois fois par semaine; cette eau activera l'effet de la pommade. Faites avec des plantes bienfaisantes, ces préparations sont recommandées par les médecins; elles sont un excellent remède contre les maladies du cuir chevelu, font repousser les cheveux aux places dégarnies par le poids des faux cheveux ou à la suite d'une maladie, rendent leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément, en entretiennent le brillant et la souplesse. Comme usage habituel, pour conserver les cheveux en bon état et en prévenir la chute, i



Tekiner, imp. Paris.

4532

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Lait Antiseptique de CANDÈS, 26, B^d St Denis. Machines à coudre de la C^{ie} Française, H. VIGNERON, 70, B^d Sebastopol. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra. Chaussures de la M^{me} PINET, 44, r. Paradis.

suffit d'une ou deux applications de pommade par semaine et une lotion d'eau.

L'Elixir dentifrice est le meilleur préservatif des maux de dents. Non seulement il en entretient la blancheur, mais il en arrête la carie, rend l'haleine fraîche, raffermi les gencives. Un peu de coton imbibé d'elixir et introduit dans la dent malade calme momentanément la douleur. Nous engageons fortement nos lectrices désireuses de conserver leurs dents à employer cet excellent élixir.

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE
CANDÈS
26, boulevard Saint-Denis.

La plus jolie femme avec des rougeurs, un teint hâlé ou des taches de rousseur, a bien vite perdu son charme. C'est pourquoi, en cette saison de campagne, de voyage et de bains de mer, on ne saurait apporter trop de soins à combattre tous ces ennemis de la beauté.

Le moyen efficace par excellence de conserver ou de recouvrir la blancheur, la transparence et la fraîcheur du teint, c'est d'employer assidûment, comme eau de toilette, le *Lait Antéphélique de Candès*; ce cosmétique précieux, connu depuis trente-six ans du monde entier, se trouve toujours boulevard Saint-Denis, 26, chez l'inventeur, qui l'expédie au besoin *franco* contre mandat de 5 francs, et chez les parfumeurs et coiffeurs.



Costume en lousine pékiné réséda glacé rose pour jeune fille, de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

MACHINES A COUDRE

De la Compagnie Française, H. Vigneron, boulevard de Sébastopol, 70.

Depuis longtemps déjà la réputation des machines à coudre Vigneron est faite; si nous en parlons souvent à nos lectrices, c'est pour leur faire connaître les améliorations successives que M. Vigneron y apporte et pour signaler les récompenses hors ligne et bien méritées, dont on honore l'inventeur. Ce sont des médailles d'honneur décernées par les jurys des différentes expositions universelles de France et internationales. Nous n'insisterons jamais trop sur la rapidité du mouvement, la facilité à la mettre en marche, et la douceur du mécanisme. La machine Vigneron exécute tous les travaux utiles et de fantaisie, elle brode en chenille, et nous avons vu un superbe bouquet de fleurs des champs fait en chenille, d'une copie parfaite. Le n° 2 convient aux familles pour lesquelles la machine est un auxiliaire bien économique; la Favorite des dames, l'Éclair, la Canadienne sont d'excellentes petites machines qui marchent indifféremment à la main ou au pied selon qu'elles sont montées ou non à une table. Nos lectrices trouveront dans cette maison toutes les facilités d'achat possibles.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 37 et 39)

Corsage Marie-Antoinette en velours grenat. — Ce corsage se met avec toutes sortes de jupes claires et foncées pour dîner ou soirée de château. Ajusté et décolleté en cœur, il est à très longue pointe devant et au dos, et lacé derrière. Deux pattes en velours prennent de la couture du dessous du bras; l'une sous la poitrine, l'autre autour de la taille; toutes deux fermées par des boucles artistiques enserrent un fichu en gaze lisse, rehaussé de dentelle, croisé au-dessus de la première patte et perdu sous la seconde; on le fait bouffer un peu en l'élargissant de côté; il est arrondi derrière. Des flots de coques et de pans en ruban de satin grenat sont cousus de chaque côté, sous le corsage et retombent sur les hanches en façon de panier.

Costume en lousine pékinée, réséda pâle et rose. — Jupe ronde ornée de trois grands plis rabattus et plissée très en arrière. Draperie-tablier relevée en feuille par des plis réguliers arrêtés sous le ruban de la ceinture. Cette ceinture se fixe devant sur le tablier, à vingt centimètres sous la taille, se croise derrière, puis se ramène autour de la taille qu'elle enserre et se noue un peu de côté par des coques à pans. Le corsage est froncé devant et au dos, avec un pli de chaque côté qui laisse sortir un jabot ruché en satin réséda pâle, déchiqueté en dents. Colletterie-pirot et volant de la manche en satin plissé réséda.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4532

TOILETTES DE CHATEAU
Costume en surah hortensia et étamine brodée de branches de lilas. — Sur une jupe en satin avec deux plis

sés au bas, est une jupe en étamine brodée de branches de lilas et coupée de côté par des crevés en surah hortensia. Draperie en surah, et lés de derrière plissés droits. Corsage

en surah, un plastron en étamine et un parement à la manche ronde. — Bas de soie hortensia. — Souliers mordorés. — Gants de Suède.

Costume en surah bis et tulle brodé pour jeune fille.
— Jupe en surah, ornée de deux plissés, couverte d'une jupe en tulle bis brodé, froncée tout autour de la taille, les

fronces plus fournies derrière. Corsage en surah, ouvert en bretelle sur un large plastron en tulle brodé. Une ceinture en gros grain fermée en patte dans une boucle ovale dorée. A la manche légèrement froncée à l'épaule, un parement en tulle brodé. — Bas de soie grenat. — Souliers vernis. — Gants de Suède. (Patron découpé de la jupe.)

CHRONIQUE

Décadence de la mer et des Pyrénées. L'art de soigner les cholériques et de s'en faire plus de trois mille livres de rente. Avantages de la chirurgie sur la médecine. — Les examens et les prix. Le piano de barbarie. — Refrains d'amour et de guerre. Les nocés d'argent des zouaves de Charette.



Je cherche en vain cette année, parmi les bains de mer et les stations thermales, le point ou les points spécialement adoptés par la mode. Vichy continue, comme de juste, à jouir de la faveur des foies malades; Cauterets n'a pas cessé d'être le rendez-vous des larynx fatigués, larynx de prédicateurs, d'avocats ou de chanteuses. Mais l'immense majorité des baigneurs et des buveurs d'eau, c'est-à-dire les gens qui n'ont à soigner qu'une oisiveté élégante compliquée de rentes chroniques m'ont paru, pour cette saison, livrés à l'hésitation la plus complète.

La plupart de celles qui lisent ces lignes sont trop jeunes pour se souvenir des triomphes déjà si éloignés de Vichy, de Trouville, de Biarritz. A certaines époques, des fortunes se sont englouties dans ces endroits fameux. Une maisonnette s'y louait au prix d'un appartement du boulevard Malesherbes; une côtelette s'y payait le prix d'un mouton entier. C'était la mode d'y aller; il fallait y être, bon gré mal gré, sous peine de voir son nom effacé du livre d'or de la haute vie.

Maintenant, le courant ne parvient plus à s'établir; on trouve des objections à tous ces buts de déplacement. C'était jadis le paradis; aujourd'hui, c'est le purgatoire. Mais ce qui me frappe surtout, c'est que la mer est absolument démodée. Depuis quelque temps déjà, l'on se baignait moins. Certains médecins disaient gravement: « Allez à Dieppe, c'est très bon. Mais gardez-vous bien de tremper seulement vos pieds dans l'eau salée. Rien n'est plus détestable pour les nerfs. » Ils n'avaient pas besoin d'ajouter que l'air gâte le teint et que l'eau abîme la peinture. Aujourd'hui l'on s'avise que l'Océan est triste, morose, monotone; c'est toujours la même chose. Du coup, voilà ces pauvres Dieppois bien attrapés. « Votre ville est charmante, leur dit-on; vos hôtels excellents et aussi chers qu'en aucun lieu du monde; vos environs sont des plus pittoresques. C'est dommage qu'il y ait la

mer chez vous. Tâchez de vous en débarrasser, et alors nous reviendrons. »

Aux Pyrénées on reproche d'être trop près de l'Espagne, c'est-à-dire trop près du choléra. D'après ce raisonnement, nous autres qui sommes restés à Paris, devrions fuir en masse, car nous coudoyons à chaque pas des *hidalgos* ou des *senoras* qui ont battu en retraite devant la catagion, estimant que la vaccination du docteur Ferran, malgré ses effets miraculeux, n'est point encore une garantie suffisante.

Quel habile homme que ce médecin! Non content de décider une foule d'amateurs courageux à se laisser mettre sous la peau un virus excessivement malpropre, il est arrivé à se faire donner douze francs pour chacune de ces piqûres. Enfin, il a déclaré qu'à moins de trois piqûres consécutives sur le même individu, il ne répondait de rien. J'ignore si le docteur Ferran aura un jour sa statue parmi les bienfaiteurs de l'humanité, mais, à coup sûr il sera millionnaire, chose qu'il préfère probablement, en quoi je l'approuve. Mais cette opinion n'est point partagée par certains professeurs de notre faculté qui reprochent à leur confrère *tra los montes* de spéculer sur la crainte de la mort.

Entre nous, j'ai toujours vu que la crainte de la mort est le fondement de la médecine, de même que la crainte des voleurs est la base de la gendarmerie. J'admets que le docteur Ferran fait preuve d'un goût douteux en demandant trente-six francs à un brave homme pour le préserver de toute colique, S. G. D. G. Mais si le client trouve qu'on lui prend trop cher, il a toujours la ressource de monter dans le train et de s'expatrier. Lorsque, au contraire, tel de nos Esculapes réclame trois mille francs pour couper une jambe gangrénée, la situation du client me paraît encore plus dure, car d'une part il donne beaucoup d'argent pour souffrir bien davantage; de l'autre, il n'a pas la ressource de dire en voyant aiguïser le bistouri: « Merci! Décidément j'aime encore mieux passer la frontière ». Il est vrai qu'en cas d'amputation — et c'est l'immense supériorité de la chirurgie sur la médecine — on sait toujours à quoi s'en tenir. Le fiévreux qui vient d'avalier une poudre blanche n'est pas absolument certain qu'on ne lui a pas administré une pincée de farine, tandis que l'amputé qui voit partir sa jambe pour le cimetière est toujours sûr d'en avoir pour son argent et de ne pas recommencer deux fois le même remède.

Au moment où j'écris ces lignes, il est bien peu de familles dans toute la France dont les conversations ne roulent sur les examens et sur les prix. C'est comme une immense fièvre qui fait battre plus vite le pouls de la nation entière, c'est comme une poussée de sève savante qui fait sortir de terre des moissons de futurs amiraux, de futurs magistrats, de futurs médecins, de futurs maréchaux de France. On respire partout comme une odeur de palmes fraîches.

Bien des châteaux se sont rouverts cette semaine seulement, parce que les mères attendaient que leurs filles en eussent fini avec vos pensionnats et vos cours. En même temps beaucoup de loges frémissaient d'émotion. (Il est convenu, je ne sais pourquoi, que les élèves du Conservatoire sont infailliblement filles de portières.) Les pauvrettes ont défilé devant un aéropage de messieurs majestueux et ruisselants. Les unes luttèrent à qui saurait faire sortir d'un piano, dans un espace de temps donné, le plus grand nombre de doubles, de quadruples, de quintuples croches. Les autres se disputaient les lauriers de la tragédie ou du chant, bien que la tragédie soit morte et le chant, comme l'entendaient nos pères, bien malade. Où sont en effet, dans les opéras d'aujourd'hui, ces jongleries vocales, ces tours de force, ces vocalises étourdissantes qui exigeaient, pour être accomplies passablement, la moitié d'une vie de travail obstiné?

« Ne regrettez pas, me dira-t-on, ces hors-d'œuvre ridicules, ces contorsions de la voix contraire à la nature.

— A la bonne heure, et Dieu me garde surtout, d'entamer ici une discussion sur la matière. Mais, il y a peu de jours, en écoutant à nouveau les cantilènes de *Sigurd*, jolies, correctes, mais dépassant, comme ennui, tout ce qu'on peut rêver, je me demandais où l'on trouvera dans dix ans, une cantatrice capable de chanter l'air de la *Reine de la Nuit* ou, tout simplement, l'air de *Grâce de Robert* qui est déjà « exécuté » trop souvent à l'Opéra dans la signification meurtrière et tortionnaire du mot.

Quant au piano, dont je parlais tout à l'heure, l'apparition récente dans nos rues, en grand nombre, du piano mécanique est en train de lui porter un coup funeste. Les pianistes, non musiciennes — et c'est l'immense majorité — n'ont pas la moindre excuse pour gaspiller, sur cet instrument, les plus belles années de leur vie, du moment où un mendiant enlève magistralement d'un tour de manivelle, sous leurs fenêtres, la transcription ou la valse qu'elles estropient odieusement après un mois d'étude.

Je trouve, quant à moi, que l'apparition du piano de barbarie suffit à caractériser une époque, et ce n'est pas sans une certaine pitié que je vois la serinette vaincue dans ce duel à la manivelle, se réfugier déjà dans les quartiers pauvres en attendant qu'elle aille mourir en province. Ce n'est pas sans frayeur que je vois l'instrument jadis cher à Marie-Antoinette, devenu plus tard le protégé de la bourgeoisie, accomplir en ce moment sa troisième évolution, se faire à l'exemple de certains hommes, les courtisans des masses populaires et « descendre dans la rue » comme un insurgé de la meilleure école, menacé par l'impôt.

On devine d'ailleurs ce que doit éprouver le piano-

phobe, surtout s'il a l'oreille délicate, lorsqu'un de ces appareils chauffé à blanc, et complètement désaccordé par un soleil torride vient se mettre en batterie dans la cour. Il y aura des meurtres commis tôt ou tard, et, certes, aucun jury ne condamnera l'homicide.

..... *Falsehood, cowardice and poor descent; Three things that women highly hold in hate.*

S'il est vrai, d'après ces vers de Shakspeare, que nous sommes surtout séduites par trois qualités dans un homme : la noblesse du cœur, la noblesse du sang et la bravoure, qui donc, parmi mes lectrices, s'étonnera de me voir parler ici des zouaves de Charette?

La semaine dernière, « le Général » comme le nomment toujours ses anciens soldats, réunissait chez lui, à la Basse-Motte, ses compagnons d'armes pour célébrer avec eux le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'héroïque régiment. Né en Italie, à l'ombre du dôme de Saint-Pierre, l'enfant, déjà intrépide, reçut à Castelfidardo en 1860, son glorieux et sanglant baptême. On peut dire, sans beaucoup de métaphore, hélas ! qu'il mourut à Patay, dix ans plus tard.

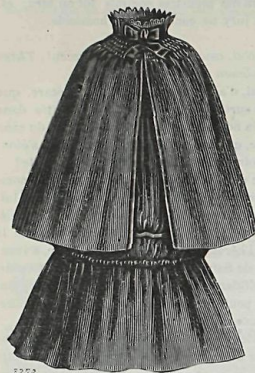
Qui se souvient encore de l'auréole d'héroïsme que portait autour du front, il y a vingt-cinq ans, cet être presque légendaire qu'on nommait alors : *zouave Pontifical* et qui fut connu plus tard sous le nom de *zouave de Charette*? Quels succès ces jeunes gens n'eurent-ils pas dans les salons Romains et Parisiens? Quels brillants mariages certains d'entre eux ne possédant que leur épée et leur jeunesse, ne durent-ils pas à l'austère uniforme gris qui avait alors, sur nos imaginations de jeunes filles, autant de prestige que les chamarrures dorées des colonels du premier Empire sur les cœurs de nos grand'mères!

Combien de ménages, maintenant mûris par les années, ont pu célébrer leurs noces d'argent en même temps qu'on célébrait à la Basse-Motte le vingt-cinquième anniversaire du « régiment »! Que de souvenirs, pour un grand nombre d'entre nous, souvenirs de tendresse heureuse pour les unes, de larmes cruelles et jamais séchées pour les autres, car, en face de la majorité des noms, on lit ces mots « détestés des mères », comme dit un poète latin : *tué à l'ennemi*.

Chose étrange! cette petite phalange désarmée depuis quinze ans, rentrée, depuis nos derniers désastres, dans la glorieuse inaction des héros dont les bras n'ont plus de cause à défendre, elle conserve son existence, elle vit dans un seul homme, dans Charette, dans le « général ». C'est ainsi que pendant longtemps les débris de la vieille garde, décimés et criblés de blessures, gardaient encore leurs rangs, pour ainsi dire, maintenus dans l'alignement du souvenir par un no n qu'ils n'oublièrent jamais.

De même, tant que Charette vivra, le « régiment » conservera son esprit, son unité, son existence mystique. Et, sur la tombe de cet homme étrange, il se séparera — espérons que ce sera dans de longues années — pour disparaître à son tour. Tant il est vrai dans notre glorieux pays, que la bravoure est la première des puissances, et tant nous sommes toujours les fils et les filles de ces vieux Francs qui donnaient au plus vaillant, les unes leur amour, les autres le sceptre et la couronne!

CONSTANCE.



N° 1. Robe en cachemire rose avec pèlerine, pour enfant de huit mois et plus. Modèle de madame Léa Guiard, rue Blanche, 19.

N° 1. Robe en cachemire rose, pour enfant de huit mois et plus.

Le long corsage est monté à une pièce carrée, puis froncé régulièrement dans le bas, où se monte un haut volant qui complète la robe. La pèlerine est froncée autour de l'encolure avec un plissé montant, et intérieurement un autre en mousseline. Devant, nœud rose. La manche de la robe est froncée dans un poignet.

N° 2. Chapeau de campagne en grosse paille blanche. La haute calotte est



N° 3. Mantille en dentelle et tulle perlé. Modèle de mesdemoiselle Vidal, 104, rue de Richelieu.

prise dans une enveloppe de velours, lacée sur le côté par une cordelière qui, ensuite, s'enroule autour et se noue de côté; des pompons chenillés terminent la cordelière. Sur la passe est appliquée une grosse guipure, et le dessous est tendu de tarlatane plissée.

N° 3. Mantille en dentelle et tulle perlé.

Le dos et le devant en tulle perlé forment la pointe; les deux s'encadrent d'une dentelle qui rabat et sert de manche; un second rang, cousu sous le pre-



COSTUMES D'ÉTÉ ET DE CAMPAGNE
Modèles de madame Pellétier-Vidal, 47, rue Duphot, près de la Madeleine.

mier, entoure la pointe du dos, fait un autre étage sur le bras, et descend former un pan chiffonné à la taille; des attaches en ruban de satin se nouent, devant, très bas. Col montant en velours.

N° 4. Peigne à galerie mobile faite d'olives montées sur un bandeau à jour.

N° 5. Corsage en surah loutre, pour jeune fille. Forme genre blouse. L'ampleur fournit des plis peu profonds et très légèrement accusés; sous la taille, qui est enveloppée par une ceinture Empire en surah grenat, tombe une dentelle plissée genre rabat; grandes coques et pans derrière. Col en dentelle découpé en pointes aiguës, de chaque côté de la dent ronde du milieu; de même au dos. Col droit en velours grenat. A la manche, arrêtée sous le coude, draperie en dentelle.



N° 4. Peigne à galerie mobile de la maison Senet, parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

COSTUMES D'ÉTÉ ET DE CAMPAGNE

Costume en linon crème brodé de pois mordorés disposés en fer à cheval.

Jupe en tulle brodé posée sur un dessous de taffetas crème. La tunique est droite, ouverte du côté droit avec les bords tournant en spirale; très jolie disposition. Corsage à pointe ouvert sur un très large plastron en tulle brodé, à col droit. Manchette en tulle, froncée et rejetée sur la manche.

Costume en fine toile à rayures grenat tabac et rose ancien.

Jupe plissée verticalement et tunique droite, ouverte à gauche, le bord de l'ouverture est garni d'une grosse dentelle tournée en coquille au bas. Lès de derrière droits. Corsage-jaquette s'enfuyant sur un gilet couvert de dentelle. Col droit. Parement à la manche

Costume en mousseline laine café au lait imprimée de petits pavés grenat.

Tout le costume est fait de cette étoffe; la ceinture drapée en gilet est en mousseline-laine grenat ainsi que le grand col qui fait revers; le fichu croisé intérieur en étamine crème. — Jupe plissée verticalement de plis creux, tunique ouverte devant; le côté gauche forme une longue pointe relevée sur le pouf; le côté droit un panier enlevé. Veste ajustée avec un postillon plissé; demi-gilet drapé sur un dessous tendu, agrafé de côté; dans l'intérieur un fichu croisé en étamine crème. Un col rabattu forme un revers, se terminant en pointe à la hauteur du gilet.



N° 2. Chapeau en paille orné de velours et de dentelle, pour la campagne.

Costume en mousseline de l'Inde corinthe brochée et étamine brodée de chimère.

Jupe en taffetas couverte d'étamine brodée et polonaise-redingote en mousseline de l'Inde, ouverte sur une chemisette garnie, en jabot, de dentelle corinthe; un revers rouge en velours. La basque est échancrée sur la hanche et le côté, joint au dos, forme une jupe droite avec une tournure arrondie. Une draperie-ceinture prend le bas de la chemisette et se drape dans l'échancrure de la basque, sous la jupe. Col rabattu, parement à la manche ronde arrêtée sous le coude.



N° 5. Corsage en surah loutre, pour jeune fille. Modèle de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Germain.

E L E N I Z Z A

(SUITE)

VI



L'était onze heures du soir quand le jeune docteur parvint à la porte de l'hôtel Harrisson.

C'était une maison d'architecture Italienne, dont la façade de plâtre gris, à fenêtres cintrées défendues par des volets de tôle, regardait la rade. Elle n'avait qu'un seul étage, orné d'un immense balcon de fer. Le toit en tuiles rouges, mieux faites que l'ardoise pour combattre le soleil, achevait de donner à l'édifice un air de ressemblance avec ces villas qui foisonnent aux environs de Gênes.

Un magnifique tapis d'Orient couvrait les marches du perron et s'étendait jusque sur le quai. Des *mashallahs*, sorte de pots à feu où flambaient des bois résineux, éclairaient de leur lumière jaune les abords de l'hôtel, encombrés d'une foule de *chapkins* en guenilles qui daignaient suspendre leurs jurons pour écouter la musique dont le bruit venait jusqu'à eux.

Selon la mode de Smyrne, une mode née des tremblements de terre, les appartements du millionnaire et de sa famille étaient situés au rez-de-chaussée. Les pièces de réception occupaient tout le premier étage. En entrant dans le vestibule, tandis qu'un valet de chambre anglais du meilleur style le débarrassait de son caban, Fernand eut le temps d'admirer le hall aux proportions monumentales, et l'escalier immense, tout en marbre blanc, disparaissant à moitié sous la verdure et les fleurs. A gauche, en bas des marches, une porte ouverte laissait apercevoir le *ladies' room*, tout encombré de sorties de bal, avec deux psychés dont l'une reflétait, en ce moment, le plus délicieux visage de jeune fille que le docteur eût aperçu depuis longtemps.

Agenouillées aux pieds de l'inconnue, deux femmes de chambre recousaient la garniture arrachée de la jupe, tandis qu'une institutrice Anglaise, d'âge mûr, avec le costume et le physique de l'emploi, considérait la scène d'un air impassible.

Debout, devant la glace, et tournant le dos à Fernand, l'élégante invitée des Harrisson lui montrait, sans s'en douter, une taille admirablement prise qu'elle cambrait encore en élevant les bras pour ajuster les fleurs de sa coiffure. Elle souriait légèrement à la gracieuse image que le cristal poli lui renvoyait et ne semblait pas regretter, en si bonne compagnie, les valseuses qu'on dansait sans elle là-haut.

L'escalier et le vestibule étaient déserts. Tout le monde était arrivé et personne ne partait encore.

« Voilà, pensa Fernand, une belle personne dont je me contenterais bien pour le cotillon. Je vais l'atten-

dre, lui offrir mon bras pour monter l'escalier et savoir si la place est encore libre. »

Il n'attendit pas longtemps. Presque aussitôt la jeune fille sortit du vestiaire, suivie à trois pas de la duègne.

« Mademoiselle, dit-il en s'inclinant profondément, on gagne parfois beaucoup à être en retard. Aurai-je l'honneur de vous offrir mon bras pour vous conduire là-haut ?

— Monsieur, répondit l'inconnue, il me semble que c'est la première fois que je vous rencontre.

— Daignez permettre qu'un marin se présente lui-même. Je me nomme Fernand Guichen, et c'est moi qui soigne les malades du *Dumont-d'Urville*, quand il y en a. »

La jeune fille considéra le docteur d'un air un peu étonné.

« Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore été présenté ?

— J'en suis assez puni, mademoiselle, car je m'aperçois que j'ai perdu les trois premières semaines de mon séjour à Smyrne. Aussi bien, vous avez mis le doigt sur un secret, et, si vous êtes assez bonne pour ne pas me trahir...

— Oh ! oh ! monsieur, vous dites facilement vos secrets. Me connaissez-vous ?

— Hélas ! non. Mais, tout à l'heure, je me ferai présenter dans les formes. En attendant vous pouvez me rendre un grand service. C'est d'accepter mon bras et d'entrer avec moi là-haut. Car, entre nous, je suis ici sans invitation et si j'entre seul, peut-être que madame... madame...

— Harrisson. Vous auriez dû au moins apprendre son nom.

Vous ne l'avez jamais vue ?

— Jamais de la vie. Je suis un sauvage et ne fais pas de visites. Mais tous mes camarades du bord m'ont tourmenté pour m'amener ici. Ils m'ont chanté tant de merveilles de madame Harrisson, de son souper, de sa nièce...

La jeune fille avait pris le bras de Fernand et ils montaient l'escalier ensemble, suivis par l'institutrice.

« Allons ! fit-elle en s'arrêtant sur un palier. Avouez que c'est le souper qui vous a décidé.

— Non, parole d'honneur. C'est la nièce. Ou, du moins, c'était la nièce. Mais, maintenant, elle ne m'intéresse plus.

— En vérité ! et pourquoi, s'il vous plaît ? »

Fernand salua et répondit avec la grande simplicité qu'il mettait à dire les choses :

« Parce que je vous ai vue.

— Monsieur, fit-elle d'un air assez moqueur, après avoir regardé Fernand en dessous, vous êtes bien poli pour moi. Seulement Dieu veuille que cela dure !

Quand vous aurez contemplé mademoiselle Harrisson.

— Vous croyez ? Vous ne me connaissez pas. Faisons un marché. Je ne lui adresserai pas la parole de la soirée si, pour ma récompense, j'ai l'honneur de danser le cotillon avec vous.

— Oh ! monsieur. Vous ne savez pas à quoi vous vous engagez. Elenizza n'est guère habituée à passer inaperçue chez sa tante.

— Ni ailleurs, je le sais. Mais n'importe. Je m'en tiens à ce que j'ai dit. C'est convenu ?

— C'est convenu. Nous danserons le cotillon ensemble, car vous m'avez pris par mon faible. Nous allons, grâce à votre froideur, faire enrager cette coquette. Je suppose qu'on vous a prévenu qu'Elenizza l'est affreusement.

— On m'a bien dit quelque chose comme cela.

— Coquette, hautaine, poseuse, n'est-ce pas ?

— Oui, des airs de reine. On croirait que vous étiez cachée dans un coin du bateau.

— Bah ! je me doute bien de la façon dont vous parlez de nous, vous autres. Et vous êtes venu tout de même ?

— On la dit tellement jolie !

— Là ! voilà que vous commencez ! Que sera-ce tout à l'heure, quand vous l'aurez vue ? Ah ! monsieur, ménagez ma jalousie. Mais il est temps de faire notre entrée.

— Seigneur ! le moment terrible est venu. Si nous pouvions éviter de passer sous les canons de la forteresse Harrisson !

— Soyez tranquille. Mon pavillon vous couvre. A mon bras vous n'avez rien à craindre. »

Ils écartèrent une portière et pénétrèrent dans un immense salon, meublé avec la profusion, la richesse et le goût un peu lourd d'un hôtel de Grosvenor-Square. Un quadrille venait de finir. Au milieu de la pièce, une femme très belle encore, déjà un peu épaissie par l'embonpoint de la trentaine, causait debout dans un groupe d'hommes.

« Tenez, dit l'introductrice de Fernand, voilà madame Harrisson. Comment la trouvez-vous ?

— Pas mal. C'est singulier, elle vous ressemble.

— Vous n'êtes pas le premier qui le dites, mais je ressemble encore bien plus à sa nièce. »

Au même instant, une foule de danseurs firent cercle autour de la jeune fille toujours au bras de Fernand. Parmi eux se trouvaient plusieurs officiers du *Dumont-d'Urville* qui se poussaient le coude d'un air d'admiration et d'envie en murmurant :

« Est-il assez débrouillard, ce Guichen !

Ce fut bien pis lorsque, répondant à une demande qui lui était adressée par un des marins, la belle personne répondit assez froidement :

« Désolée, monsieur, je viens de promettre au docteur de danser le cotillon avec lui. »

Et comme l'enseigne éconduit prenait un air navré de circonstance :

« De bonne foi, continua la jeune fille qui semblait s'amuser beaucoup, je vous trouve bien extraordinaires. Vous poussez un camarade à aller au bal sans invitation, et vous l'y laissez entrer tout seul ! »

Le visage des auditeurs s'allongea visiblement ; l'orateur continua :

« Le docteur Guichen m'a rencontrée et m'a offert

son bras ; c'est fort bien. Mais il aurait pu tomber sur une autre, sur mademoiselle Elenizza, par exemple, cette coquette et acariâtre personne dont vous lui aviez parlé. Que serait-il arrivé, alors ? Mais tout est bien qui finit bien. Sur ce, messieurs, j'entends qu'on joue une valse. Je vous rends à vos danseuses. »

Les jeunes officiers du *Dumont-d'Urville* s'éclipsèrent, assez penauds, sans souffler mot. Quant à Fernand, il quitta le bras de la jeune fille, s'inclina très profondément devant elle et lui dit :

« Je mets à vos pieds mes humbles excuses, mademoiselle. C'est vous qui êtes la nièce de madame Harrisson.

— En vérité ! fit-elle en riant. Vous avez deviné cela ! Ma foi, monsieur, vous pouvez vous vanter d'être perspicace.

— J'admets, répondit-il, que je nage en plein ridicule. Ainsi, moquez-vous de moi ; je ne saurais m'en fâcher ; vous en avez le droit.

— Et si je n'en avais pas le droit ?

— Je m'en fâcherais encore moins parce que (il fut sur le point de dire : parce qu'avec une beauté comme la vôtre tout est permis) parce que le Ciel nous a créés pour être vos victimes. Vous nous faites, en nous croquant, beaucoup d'honneur.

— Hum ! fit-elle en riant, voilà une réponse un peu bien diplomatique. Mais, quoi qu'on ait pu vous dire, je ne croque personne. Je suis encore trop jeune et je n'ai pas les dents assez longues. J'aime mieux rire et m'amuser. C'est si bon ! Mais j'aperçois ma tante qui m'a tout l'air de se demander si nous jouons une charade. Venez que je vous présente. »

Madame Harrisson donnait, à première vue, l'idée d'une personne parfaitement, universellement heureuse. Moins belle que sa nièce, elle l'était néanmoins, et beaucoup. Elle dépassait trente ans, mais personne, pas même elle, ne songeait à s'en plaindre. Elle était un peu grasse, sans dépasser encore la période des fossettes. Ses lèvres rouges, ses yeux brillants, ses dents blanches, souvent montrées, indiquaient la santé, le bonheur en toutes choses, et cette humeur heureuse qui naît de l'absence de toute contrariété ici-bas.

Sans fortune, cadette de quatre sœurs toutes belles à miracle, Athina avait séduit son mari, un Anglais millionnaire trois fois plus âgé qu'elle, par l'éclat perlé de son rire autant que par l'auréole de sa beauté. M. Harrisson ne riait jamais. Mais il pensait — précisément pour cela, peut-être — que nulle musique humaine ne vaut le rire d'une jolie femme heureuse, et il s'était attaché la charmante musicienne par un bon mariage. Et lorsque, peu d'années après, la fille unique d'une sœur d'Athina était venue apporter dans cet intérieur privé d'enfants sa gaité bruyante, la maison était devenue un vrai Paradis terrestre.

D'une grande bonté naturelle, d'une intelligence ordinaire, très honnête, très dévouée à son mari, madame Harrisson n'était point, à coup sûr, insensible à l'avantage d'être une jolie femme et au bonheur d'être une femme riche. Toutefois le plus grand plaisir qu'un homme pût lui causer n'était pas de l'étourdir par l'encens et de l'éblouir par l'esprit ; c'était de la faire rire. Elle avait besoin de rire comme d'autres

ont besoin de marcher pour n'être point malades. Parfois, le soir, en embrassant sa nièce :

« Elenizza, lui disait-elle avec une désolation comique, je n'ai pas assez ri aujourd'hui. »

Naturellement, l'éducation de la jeune fille se ressentait du milieu où elle avait été élevée. Elle avait perdu ses parents trop tôt pour qu'une ombre en restât sur sa jeunesse, et ceux qui l'avaient recueillie ne lui avaient demandé que deux choses dont la première était d'être heureuse, et la seconde de le montrer. Si vous joignez à cela qu'elle était élevée à l'anglaise, c'est-à-dire dans une liberté fort grande, et qu'elle était d'un pays où les mariées de quinze ans ne sont point rares, vous serez moins surpris que Fernand ne le fut d'abord de ses allures qui eussent mieux convenu, chez nous, à une femme revenue depuis quelque temps de son voyage de noces. Les mères qui liront cette histoire ne sont pas obligées d'élever leurs filles sur le modèle d'Elenizza, laquelle, d'ailleurs, n'avait point de mère. Je leur souhaite seulement d'avoir des filles aussi bonnes, aussi sérieuses au fond, aussi droites, aussi capables de se garder elles-mêmes.

J'oubliais miss Nancy Woodfall, l'institutrice, qui ne quittait pas plus Elenizza que son ombre, et qui n'était jamais plus sérieuse que quand tout le monde se tordait autour d'elle à force de rire, ce qui venait probablement de la loi naturelle des contrastes.

Aussi son élève disait :

« Le jour où l'on verra Nancy sourire, c'est que tout le monde sanglotera dans la maison. »

Il est permis de dire, sans trop s'avancer, que le meilleur moment de la soirée de madame Harrisson fut celui où sa nièce lui présenta Fernand en lui faisant le récit de leur rencontre en bas de l'escalier. La charmante femme en rit tellement que ses yeux devinrent légèrement humides, ce qui ne les rendit pas moins beaux, au contraire. A partir de ce moment, le jeune docteur devint le favori de la famille et le héros de la fête. Au souper, qui eut lieu par petites tables, la maîtresse de maison voulut qu'il fût de sa « party ». M. Harrisson qui promenait de groupe en groupe son visage très rouge, épanoui, encadré entre deux favoris blancs comme neige, lui fit sabler force verres de champagne sans parvenir à l'égayer beaucoup. Fernand, chose singulière ! se sentait triste, et la tristesse, chacun le sait, annonce parfois l'approche d'une maladie. La maladie qui menaçait ce médecin — toujours bien portant jusqu'ici — n'avait pourtant rien de bien terrible. Elle s'appelait Elenizza et montrait, à l'autre bout de la salle, ses belles épaules un peu brunes, encore légèrement maigres, sa nuque élégante, et sa tête, fine comme celle d'une statue grecque, couronnée d'une chevelure d'ébène serrée en nattes lourdes.

Enfin l'heure du cotillon arriva, et il s'assit à côté d'elle.

« Je vous prévient, dit Elenizza, que je n'aime point à me fatiguer et que je laisserai passer plusieurs figures. J'avais refusé de conduire le cotillon et même de m'engager d'avance, parce que je suis, à la fois, indolente et fataliste. »

— Je ne m'en plains pas, répondit Fernand. J'ai gagné, à votre fatalisme, l'honneur que j'ai en ce moment. Votre indolence me procurera le plaisir de causer avec vous.

— Alors, pour vous donner tout de suite ce plaisir, je vous demanderai comment il se fait que vous ayez passé trois semaines à Smyrne sans venir chez nous. Sans vanter le salon de ma tante, je peux dire qu'il en vaut bien d'autres.

— Je vous ai dit que j'étais un sauvage.

— Allons donc ! vous êtes un faux sauvage. Je l'ai vu du premier coup. Faut-il croire que vous êtes resté vingt jours avec vos livres et vos malades à bord du *Dumont-d'Urville* ?

— Pas tout à fait. A vous dire le vrai j'avais une lettre de recommandation pour les Léonidis, et, comme je suis moi-même assez indolent...

— Je vois ce que c'est. Vous vous êtes échoué rue des Roses ; un ensablement en règle. Mais pardon ! Ce banc de sable, égayé par la belle Annetta vous a peut-être paru fort agréable. Qui sait ? Vous le regrettez, peut-être ?

— Vous connaissez mademoiselle Léonidis ?

— Je l'aperçois de temps en temps et je suppose qu'elle nous déteste cordialement, en sa qualité d'étoile de la « seconde société ». Je ne vous conseille pas de vous vanter auprès d'elle de votre escapade de ce soir. Il est vrai qu'une fois n'est pas coutume. Vous en serez quitte pour jurer de ne pas remettre les pieds chez nous, et cette blonde langoureuse vous recevra à merci. Allez, Monsieur, et ne péchez plus ! »

Pauvre Annetta ! quand les violons rentrèrent dans leurs boîtes, Fernand l'avait reniée plus de trois fois.

VII

Les mêmes causes produisent des effets différents, selon les individus. Lorsque Fernand, peu d'heures après le bal, s'éveilla sur son étroite couchette d'un sommeil qui n'avait été qu'une série entrecoupée de rêves, il était bel et bien amoureux d'Elenizza.

Quand celle-ci, vers les dix heures, ouvrit ses beaux yeux noirs dans son élégante chambre de jeune fille, elle avait une atroce migraine et ne songeait guère à aimer personne.

Elle sonna sa femme de chambre et se leva, pensant que le grand air lui ferait du bien. Tout en passant un chaud peignoir de laine blanche, elle demanda si elle avait des lettres. Pas de lettres. Ses revues, ses journaux illustrés ? Pas arrivés ; le courrier d'Europe était en retard. Quel temps ? Pluie torrentielle.

— Bon ! dit la jeune fille en limant ses ongles roses, voilà une journée amusante qui se prépare ! Que feriez-vous à ma place, Kate ? »

La femme de chambre Irlandaise qui avait passé la nuit à recoudre des traines et tombait de fatigue, répondit sans hésiter :

« Je me recoucherais, Mademoiselle, et je dormirais jusqu'au soir. »

— Vous en parlez bien à votre aise. Depuis quand peut-on dormir avec la migraine ? Il me semble que j'ai une maison sur les épaules. »

Kate regarda sa maîtresse comme si elle se fût attendue à la voir surmontée d'un édifice en pierre avec fenêtres et balcons.

« Une jolie maison, dans tous les cas ! dit-elle, » avec une admiration naïve dans ses yeux bleus.

Puis elle ajouta d'une voix plus basse, presque mystérieuse :

— Si Mademoiselle voyait Erynnie ?

— Est-ce qu'elle est ici ?

— Oui, Mademoiselle. Depuis ce matin nous l'avons sur le dos à l'office, à nous raconter ce qu'on dit du bal dans la ville.

— Eh bien ! qu'elle vienne. »

Deux minutes après, la vieille créature entra en boitant dans la chambre d'Elenizza, suivie de Kate qui la considérait avec une sorte de crainte religieuse.

« Erynnie, dit la jeune fille en grec — la nouvelle venue parlait cette seule langue — j'ai bien mal à la tête.

— Han ! fit la sorcière, avec un grognement sourd qui lui était fréquent, quoi d'étonnant ? Elles vous ont jeté le *maliasma* (1) avec leur jalousie. N'est-ce pas qu'elles vous ont dévorée de leurs regards envieux ?

— Oui, répondit Elenizza en souriant. Le fait est qu'on m'a beaucoup regardée, mais pas les femmes seulement.

— Han ! les yeux des hommes ne font point de mal. Ce sont les femmes !... Han ! les maudites, je les déteste !

— On t'a parlé de moi ? demanda la jeune fille.

— Eh ! de qui parlerait-on, *anthoula mou* ? Les autres avaient l'air de servantes auprès de vous. Et tous les hommes étaient aux pieds de leur *vasilissa*, de leur *sultana*. Mais vous, n'en avez-vous pas remarqué quelqu'un ? »

Elenizza fit signe que non, tout en soulevant d'un geste ennuyé les lourdes tresses noires qui fatiguaient sa tête.

« Pas même le *iatros* du bateau français ? On dit que tous les jeunes gens auraient voulu être à sa place, cette nuit.

— Erynnie, répéta la jeune fille sans faire semblant d'entendre, si tu savais comme j'ai mal !

— Eh ! bien ! dit la sorcière, nous allons vous guérir. Nous allons faire l'*anathima*.

— Mais, tu sais que mon oncle l'a défendu. La dernière fois, il nous a surprises et j'ai été bien grondée.

— Il est sur le port et l'institutrice n'est pas réveillée. Nous ne serons pas surprises cette fois. Je ne puis laisser mon enfant avec le mauvais œil sur elle. Attendez un instant, je reviens.

(1) Mauvais œil.

— Mademoiselle, dit Kate déjà tout émue, est-ce qu'elle va faire ses sortilèges ?

— Oui, mais taisez-vous, sans quoi c'est vous-même que le diable viendra prendre.

— Oh ! mademoiselle, je suis tremblante de peur. Et cependant, au fond, j'aime voir cette magie. Elle me rappelle les sorcières de chez nous. »

Erynnie rentra. Elle portait un réchaud plein de braise ardente sur laquelle, aussitôt, elle jeta une poignée de clous de girofle qui dégagèrent une épaisse fumée. Elenizza, pour qui la cérémonie n'était pas nouvelle, se tenait debout au milieu de la chambre, se mordant un peu les lèvres pour garder son sérieux et, néanmoins, sentant un délicieux petit frisson de peur lui courir entre les épaules.

Quant à Kate, réfugiée dans l'embrasement de la fenêtre, derrière un rideau, elle hasardait un œil en retenant son souffle.

Erynnie, son réchaud fumant à la main, tournait autour de la belle ensorcelée, prononçant, dans son patois grec, des imprécations terribles. Et, à mesure que les graines éclataient avec des bruits secs, elle marmottait entre ses lèvres édentées :

« Han ! les entendez-vous ? sont-ils assez furieux de se voir maîtrisés ? Han ! essayez de vous révolter, maudits ! nous vous tenons. Pan ! pan ! voyez un peu s'ils n'étaient pas tous là ! *Anathima ! anathima !* chiens, porcs, scorpions, serpents ! »

Après le nombre de tours réglementaires, Erynnie posa son réchaud à terre, et Elenizza, relevant légèrement ses jupes, franchit trois fois le feu allumé tandis que la sorcière murmurait la dernière formule de l'incantation. La jeune fille souriait, tout en prenant garde à ne point mettre le feu aux mousselines. Elle montrait, dans un joli bas de soie bleu, un pied charmant, chaussé de satin, qui eût attiré, chez nous, tous les démons, bien loin de les faire fuir. Il faut que les diables de Smyrne ne ressemblent pas à ceux d'Europe.

L'incantation était finie. La vieille ramassa son réchaud et se disposa à se retirer.

« Vous devez être mieux ? fit-elle d'un air de conviction parfaite.

— Je suis réellement mieux », répondit Elenizza.

De fait elle pensait moins à sa migraine. Était-ce à cause de la magie, ou parce qu'elle pensait, maintenant... au *iatros*, dont elle sentait encore les yeux ardents sur elle ?

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS DE LA DIRECTION

Nous informons nos Abonnées que le dernier roman de M. LÉON DE TINSEAU, publié dans nos colonnes sous le titre : *le Secret de l'abbé Césaire*, fait partie d'un volume actuellement en vente chez Calman-Lévy, et intitulé : *l'Atte-lage de la Marquise*. Prix du volume, 3 fr. 50 c.

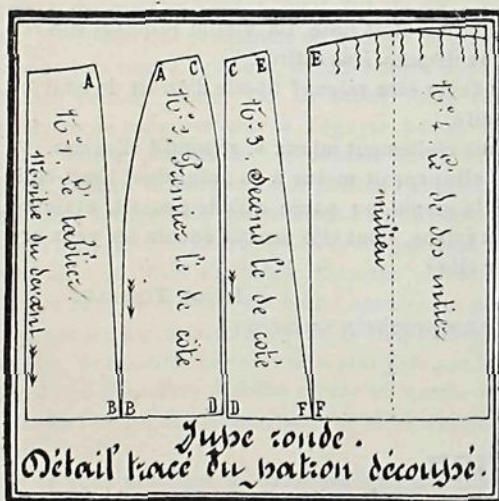
Explication de la Charade du 25 Juillet : Zéro.

Costume en voile fusain. — Jupe unie sur un dessous de taffetas. Draperie en voile arrondie au bord inférieur et montée pas des plis ; au contour un velours grenat pris entre quatre rangs de ruban fusain en gaze étamine. Deux longs pans plissés se détachent de côté, sur la tunique, simplement relevée. Gilet en soie grenat cailloutée, avec trois plis au milieu. Col droit. Veste en vigogne avec manche-jockey piquée d'un nœud, et manche intérieure en voile fusain ornée d'un bracelet en velours grenat.

Costume Empire en pékin, canevas de laine et dentelle crème. — Jupe en pékin, les lés de derrière montés par des plis-tuyau. Le corsage et les panneaux en canevas de laine, ceux-ci rehaussés de dentelle. Une ceinture Empire en pékin rayé se drape au-dessous de la poitrine et serre le corsage bouffant. Col en tulle dentelle brodé, blanc mat. Manche en canevas serrée par des brassards en pékin.

Explication du patron découpé.

1, Lé-tablier (moitié). — 2, Premier lé de côté. — 3, Second lé de côté. — 4, Lé de derrière en entier, avec un pointillé qui



Costume en voile fusain et soie grenat cailloutée. — Costume Empire en pékin et dentelle crème.

De madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

marque le milieu et des traits irréguliers indiquant les fronces qui le montent au tour de taille.

Cette jupe emploie 4 mètres d'étoffe en 60 centimètres de largeur; la seconde jupe en tulle-dentelle, qui la couvre, doit avoir 3 mètres de largeur; elle est ronde, non biaisée et montée par des fronces un peu plus fournies derrière; elle s'agrafe de côté, tandis que celle de dessous s'agrafe au milieu. Les lettres de raccord, les lignes pointillées du détail, correspondent aux coches et aux traits à la roulette du patron découpé. Les flèches indiquent le droit fil. Réunir les différents lés de la jupe en suivant la disposition du détail; au bas, mettre deux ou trois frisottants auxquels s'arrêteront la jupe en tulle brodé dont le bord formera une suite de dents. — Patron de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4532, et un patron découpé : Jupe pour costume sans draperies, de la gravure coloriée 4532.